

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 36

Artikel: En mémoire du Dr René Meylan
Autor: Meylan, René / Cherpillod, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221258>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3^e — LAUSANNE.

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

INVITEZ VOS DAMES !

Un de nos quotidiens publiait l'autre jour l'en-trefilet que voici :

« Samedi et dimanche, l'Académie chorégraphique suisse a tenu son assemblée générale, à Neuchâtel. Trois nouvelles danses seront enseignées la saison prochaine par les membres de l'académie : Le Flat, qui remplace le Charleston, le Bananas Slide et le Heebies.

« Dimanche, l'académie s'est occupée de questions professionnelles. Elle travaillera par tous les moyens à affiner les danses modernes et combattrra énergiquement tous les excès. »

Voici donc encore des danses nouvelles. D'un hiver à l'autre on est tout dépayssé : on ne s'y reconnaît pas.

— Pardon, madame ou mademoiselle, dansez-vous le « Bananas Slide » ?

— Oui. Et vous-même, monsieur ?

— Hum !... Mais on peut essayer.

— Allons-y !

Et, absorbé par le souci de bien placer ses pieds, de ne pas manquer un mouvement, une inflexion quelque peu exotique, on oublie de converser. Et, pourtant, ce qu'elles étaient agréables, ces conversations à deux, en « tournant » une valse lente et berceuse.

Tournez, tournez, qu'à la valse on se livre !...

Que voulez-vous, les temps changent. Le domaine de la danse ne saurait échapper à cette fièvre de nouveauté, qui règne dans tous les autres. On évolue.

Certes, nous ne sommes pas pour regretter le grotesque Charleston et ne pleurerions pas davantage à la disparition du Shimmy épileptique. Ce que nous regrettons alors, sincèrement, c'est qu'on n'a pas réservé, dans la nouvelle arène chorégraphique, une place aux anciennes danses : à la valse, qui est toujours la reine des danses, à la mazurka, à la polka, au quadrille français et au quadrille des lanciers, qui fraternisaient si bien avec la grâce et la gaîté.

En place pour le quadrille !...

X.



LE BOUNE TSAMBE

O crairé que nyon n'ain a pe dzin, que le sont totè crôuyé ora ; po sae que s'on va sè promenâ, on ne raincontré qu'yé dè dzae que roulon. Po allâ su sè tsambé, n'y a quazi pe nyon.

Sae n'allâvé pâ dinsé addon que n'outrou pê-regran étais dzouvenou. N'y avai dzin dêhlyé mécanique po roulâ. On sè servessai dè sè tsambé. Lè vallé allâvon à pyé a Lozena po passâ laou écôula « militaire ». Fallyai sè serrâ lou vaintrou po payé sèz âlyon. On ne lè ballyéve pâ coumae ora. N'étai pâ rârou d'ain vairé qu'allâvon a pyé a Mouêrdzou, aoubin a Dzenéva. Dèz horloge que travallyévon po to lei sè li

tsampâvon dè yâdzou portâ laou ovârdzou. On noz a raconté tchê no que dain ouna famellye, yô lou père travallyéve avouei sè quatrou vallé, dè byô è sôulidou luron, l'avayon fini l'ovârdzou lou 30 daou mai dè Désambrou. Addon, lou père deuze a yon dè vallé : « Te dèr à Dzenéva dêmâne è te mè rapportére moun erdzae, se te veu ain avai po lou bouman. — « Bin se te veu ». Lou laindman, 31 Désambrou, bin dévan dzeu, lou vallé éirè dza via. Ma, a la nei, a dyéz aouré, é n'irèr pâ ancoué râtrâ. Lou père, to parin, ounami reboulyé po sa mounaiya, s'ain fu auo Saindin po savai se on avai aperségyu son vallé. Aou Liyon D'ûé, y' avai de la musica. Nôtr' hommou monta lèz ègrâ po vairé sae que s'irèr. E quoui craite vo que là vu ? Son vallé que danchévè coum' ouna marionnette. Voulu allâ lou disputâ, ma lou bougrou sallyese dè sa catsetta ouna bouaita è li dize : « Tac, père, vouaise toun erdzae è dè l'ovârdzou a feiré apréi lou Bounan. — Ah ! sae va bin ; ora, te peu danché tan que te vudré. »

— Aou dzeu dè vouin, tsâcon roulé. On dèrai que la rota n'è feita qu'yé po lè vêlo, lè moto, lèz ôto, lè pêteusè, lè camion è totè hlyè mècaniquyè daou dyâblou. Laou fô tota la plyase ; n'ain résiste pe rae po lè pôtrou pyéton que n'an qu'a sain returnâ è lestamae.

Lè tsambé ne servesson pe rein. N'ainpatsé qu'on sè prominnè bin mi què dévan. Y'en a que s'è su l'éigüe avouei dè grôsse liquyètta qu'an ouna granta tsemenâ tota naire dè founinre. Lèz ôtrou s'ainveulon dain lè nyollé aguelyé su lou dôu dè pouchainz ozè que n'aréiton pâ dè ronhlyé quanquie aou fin coutsé d'ouna montagne, yô la nai ne veu pâ fôtrè lou can : ôutra môuda po ne pâ sè servi de sè tsambé. — Veu fallyai verrâ à lè supprimâ. Ma, sae nè farai pâ l'affeirou dè cordanné que dyon qu'on ne laou ballyépe rae a feiré dè neu. Se n'yavai pâ lè tserroton è lè bouébou po bregandâ lè solâ, fôdrai hlyôurè la boutequa.

(F. d'Avis de La Vallée.) M. P.

L'ECOLE D'AUTREFOIS

D U temps où Féli Brand, d'Yvorne, faisait l'école aux enfants du hameau de Versvey, c'est-à-dire à l'époque du Sonderbund, on parlait de préférence le patois, même en classe et c'était dans ce charmant idiome de nos pères que les élèves apprenaient les éléments de la langue française.

Un jour que le maître s'efforçait d'initier le petit Pierre-Abram aux mystères de l'alphabet, il eut la surprise de constater que le bambin, d'ailleurs très éveillé, énonçait sans la moindre hésitation les seize premières lettres, mais qu'il s'arrêtait là et refusait obstinément d'aller plus loin comme si quelque sentiment pudique lui avait fermé la bouche.

A force d'insister, le régent obtint les appellations des huit dernières lettres ; quant à la dix-septième, adroïtement enjambée, inutile de la faire prononcer à l'élève récalcitrant !

— Voyons, Pierre-Abram, insista encore notre pédagogue, dis-moi le nom de la dix-septième, je te l'ordonne, m... n... o... p... ,

— Dis-la même, caion ! s'écria alors sur un ton de reproche comique le petit bonhomme, poussé à bout.

A. Mex.

EN MÉMOIRE DU DR RENÉ MEYLAN

L'INTERESSANT article ci-dessous, consacré à la mémoire de notre ami et fidèle collaborateur « Mérine » — c'était le pseudonyme du Dr Meylan, dans le *Conteur* — a paru dans le *Bulletin de l'Association du Vieux-Moudon*. Nous nous permettons de le reproduire.

Le 9 novembre 1926, les chalands, les amateurs d'antiquités, les curieux se pressaient parmi les collections de meubles, de gravures, d'armes, de livres, que le regretté docteur René Meylan avait patiemment groupées depuis une quarantaine d'années et que la voix insinuante du crieur allait disperser. Il y avait aussi là des amis du défunt, affligés, anxiés du sort de tous ces objets, qui étaient un peu sa vie. Un miracle ferait-il que cela demeurât intact, assorti, tel que le maître l'avait brusquement quitté, le 18 septembre, après quelques jours de maladie ?

Le petit musée s'est désagrégé. Les « connaisseurs » ont fait des affaires. Quelques amis ont acheté, sans intérêt, sans conviction, avec un serment de cœur : simplement pour avoir un souvenir.

Tant de belles choses semblaient faites pour n'être point séparées. Elles révélaient les multiples talents du disparu. Innombrables furent ceux qui apprécierent le médecin : simple, charitable, persuaasif. Sa philosophie ? un alliagé indéterminé de scepticisme affable et de bienveillante ironie. Et, pour stéréotyper un geste, une attitude, le crayon habile, à l'affût de l'original, du pittoresque, de l'inédit. Devenu Moudonnois par ses occupations professionnelles, le Dr Meylan avait été pris par le charme de l'antique bourgade, un peu assoupi sur son passé, et, en échange, lui vouait, avec une affection profonde, une large part de son existence. Il cultivait avec préférence la tradition locale des cortèges historiques, souvenir des jours brillants de la ville des priviléges et des coutumiers. Et, dans l'habit de l'officier ancien régime ou du bourgeois de la Restauration, il n'oubliait pas qu'il était fils d'un chasseur de gauche de 47. D'un mot : il avait le précepte sage, l'ancienne fine et la plume du plus vaudois des conteurs.

Le Dr René Meylan fut le premier président de l'association du Vieux-Moudon, née de l'initiative d'Auguste Burnand et de la collaboration d'Alois de Molin, Paul-Emile Dutoit, du Dr Alfred Chatelanat, de Paul Burnand, Bernard de Cérenville, réunis avec d'autres amis le 26 novembre dans le salon accueillant de la rue Grenade et dès lors malheureusement décédés. Eru-dit et fort documenté, le regretté président lut ou publia successivement :

Les stalles de l'église Saint-Etienne à Moudon (1913).

Contribution à l'histoire des armes de Moudon (1917).

Vieilles enseignes moudonnoises (1919).

Milicia moudonnoise (1919).

Les cloches de l'église Saint-Etienne à Moudon (1921).

Choses scolaires, glanées dans les manuels (1922).

Les écoles de tambours à Moudon (1924).

Sentences judiciaires extraites des manuels de Moudon, de 1500 à 1713 (1925).

C'est aussi au Dr Meylan que notre *Bulletin* doit plusieurs des dessins qui l'ont illustré, notamment les deux vues qui ont successivement orné la couverture.

Il préparait pour 1926 une étude sur les bancs d'église dans le temple de Saint-Etienne, et, comme chroniqueur moudonnois, fut en quelque sorte le successeur de l'aimable et distingué Pierre-Isaac Joly, ancien conseiller d'Etat et ancien préfet, dont le nom ne saurait être séparé du sien. Noël ou la Saint-Sylvestre ne se passaient point, que Froissard — c'était son pseudonyme — ne régalaît les lecteurs de l'*Eveil* d'un savoureux conte de jadis. Dans un autre périodique, le *Conteur Vaudois*, ses contributions étaient signées du pseudonyme bien moudonnois de « Mérine ».

La vie solitaire du docteur n'était aucunement égoïsme, et les mésanges familiaires que le gai soleil du matin attiraient jusqu'à sa table de travail le savaient un homme doux et bon. Conseiller désintéressé autant que dévoué, il était de ceux qui ne se dérobent pas. Les sociétés d'histoire, d'archéologie, la science héraudique, la commission cantonale des Monuments historiques avaient en lui un serviteur zélé, qui savait se mouvoir dans le passé du pays, du peuple, des institutions. Fidèle à l'armée, qu'il servit avec le grade de major sanitaire, jusqu'à ses 66 ans d'âge, il avait su illustrer avec goût le bel ouvrage du major Frédéric Amiguet *Les milices vaudoises*.

Le cadre sans cesse embelli, mais toujours modeste, de l'existence du Dr Meylan décelait aussi ses sentiments. Créé par l'homme et pour lui-même, étroitement uni à son portrait, ce cadre laissait une sensation reposante d'harmonie et — ô illusion ! — de durée ; il était à la fin presque le même qu'au début de la carrière si remplie du disparu : au Casino, — jadis Maison du Châpitre, qui a fait place au bâtiment actuel des Postes et Télégraphes, — une porte au heurtoir sonore conduisait, par un escalier couvert, de l'ancienne cour de maîtres au vestibule fleuri, puis au cabinet du docteur. Aux fenêtres, un rideau de verdure ; un bahut, des rayons de livres, un rouet ; sur le grand poêle de faïence, quelques pots de fleurs. A la muraille, des gravures, une armure de lancer français, épave héroïque des Bourbakis. Et, dans le panneau de bois surmontant un chambranle de noyer bruni, aux ferrures anciennes, l'image du Chevalier du Guet, l'antique ronde que le maître de céans aimait avec passion, parce qu'elle lui parlait des veillées de nos grand'mères, et qu'il affectionnait particulièrement parce que l'enfance y met le parfum d'un perpétuel renouveau :

*Qu'est-ce qui passe ici si tard,
Compagnon de la marjolaine ?
Qu'est-ce qui passe ici...*

Longtemps, la voix du Chevalier a répondu, mélodieuse et lointaine. Puis, un soir, la complainte s'est tue : celui que l'Heure a appelé était parti.

Moudon, juin 1927.

A. Cherpillod.

La partie. — On raconte sur Henry Becque cette savoureuse anecdote :

« Il avait été convié à une soirée dans un salon du Faubourg St-Germain... Il pénétra dans un bel hôtel, et lorsqu'un laquais en culotte courte et bas de soie lui a enlevé son pardessus, il voit s'avancer un maître d'hôtel qui lui pose respectueusement la question sacramentelle :

— Qui aurais-je l'honneur d'annoncer ?

— M. Henry Becque.

Le maître d'hôtel, ayant mal saisi le nom, lui pose derechef la question sous une forme interrogative abrégée :

— M. de...

Cette fois, Becque, impatienté, n'y tint plus :

— Ah ! il vous faut un « de », mon ami. Eh bien ! annoncez M. Henry Becque... de gaz.

Chez le cordonnier. — Ces chaussures valent-elles la peine d'être ressemelées ?

— Dame, oui, les lacets sont encore bons !

APRÈS DIX JOURS DE PLUIE

GRISAILLE !

*Le chaud soleil d'été
Déjà nous a quittés
Et le ciel sur nous pleure
Sans arrêt, d'heure en heure !
Ce temps maussade et gris
Rend tous les cœurs aigris
Et l'implacable pluie
Dégouline et ennuie !...*

*A peine épanoui
Le bel été s'enfuit,
Et voici de l'automne
Le cycle monotone
Qui, devant les mois,
Oblige à rester cois !
Nul ne fait rien qui vaille
Par ce temps de grisaille !*

*Le jardin tout mouillé
Et d'attrait dépouillé
Semblé triste et morose
Comme aux jours de Nivôse !
Les oiseaux même aussi
Paraissent tout transis :
Le nuage qui crève
A noyé chants et rêves !...*

*Trouant un ciel de plomb,
Cataractes sans nom
Sur le sol se déversent
En torrents qui transpercent !...
Comme jadis Noé,
Songeons à naviguer
Car bientôt le vieux monde
Disparaîtra sous l'onde !*

Louise Chatelan-Roulet.

MARC-HENRI EN LORRAINE

Les foins étaient à peine rentrés que déjà Marc-Henri examinait attentivement le ciel et consultait sans cesse son baromètre. En parcourant son journal quotidien, ses yeux ne s'arrêtent que sur le bulletin météorologique de Zurich. Ensuite, rassuré, il venait prendre place à la table de famille, donnait des ordres à ses domestiques, gourmandait ses enfants et consultait sa femme à tout propos.

Pendant mon absence, il faudra sulfater la vigne, préparer les liens pour la moisson, faucher le seigle, arracher les pommes de terre. De plus, il y a du bois à couper pour les jours de pluie.

Marc-Henri avait hâte de partir. Depuis trois semaines, il était harcelé par les solliciteurs. Des ressortissants pauvres réclamaient un secours de la commune ; les femmes faisaient une pétition pour demander la réfection du toit du lavoir ; le pasteur prétendait que la chaire était vermoulu et que, chaque fois qu'il en franchissait les degrés, il la sentait chanceler sous ses pas ; quant au régent, n'avait-il pas la singulière idée d'exiger des réparations au bâtiment d'école ! C'en était trop. Marc-Henri mettait tous ces plaidoiries d'accord en prenant du large.

— Quand j'aurai franchi la frontière, disait-il en riant, ils pourront me courir après !

* * *

C'est ainsi que, par un clair soleil de juillet, nous avons escaladé le Jura et descendu la vallée du Doubs. Nos bicyclettes filaient sur la route. Un vent léger faisait trembler les feuilles des peupliers. Les paysans vaquaient à leurs travaux et de grands troupeaux de vaches paissaient dans les pâturages. Moretteau, Maiche, St-Hippolite, Montbéliard, petites villes pittoresques bâties à flanc de coteau ou penchées sur la rivière, villes calmes où la foule des dimanches envahit les places publiques. Les hommes sont en bras de chemise ; ils jouent aux boules sous la tonnelle des cafés, tandis que les femmes au seuil des demeures parlent haut en faisant beaucoup de gestes.

Une autre fois, j'ai vu Marc-Henri s'intéresser à cette foule : c'était dans une petite bourgade dont j'ai perdu le nom. Il y avait un tir mécanique, une noce à Thomas et des carrousels. Il s'empara d'un flobert, fit deux ou trois cartons, reçut une cocarde, paya à boire et triqua avec des voisins de table. Cependant, il se sentait environné de regards curieux aussi si hâta-t-il de prendre congé.

— Leurs fêtes, me dit-il en se remettant en selle, ne valent pas nos abbayes. Drôles de gens ! Ils trouvent moyen de se distraire toute une journée, sans banquet officiel et sans discours. Chez nous, au moins la fête est complète. On a une fanfare, un drapeau et

des brassards. On marche en rangs, on manifeste ; le matin, on va à l'Eglise écouter le ministre qui fait un sermon de circonstance, à midi on mange du rôti de bœuf et des épinards, on verse le vin d'honneur, tandis qu'un orateur monte à la tribune pour porter le toast à la patrie. Ça, au moins, c'est beau, c'est grand, c'est imposant ! Tandis que leurs petites fêtes...

Et son haussement d'épaulesacheva sa pensée.

* * *

Le lendemain, à l'aube, nous parcourions les rues de Belfort. La première pensée de Marc-Henri fut pour « le Lion » qu'il voulait voir au soleil levant, un beau lion, ma foi, dressé sur ses pattes de devant, dans une attitude qui commande le respect. Mon compagnon tira de sa poche un kodak et voulut prendre une photographie. Intervention d'un gendarme.

— Voyons, disait Marc-Henri, on n'est attaché ni à l'état-major, ni au service d'espionnage !

Mais le gendarme fut inflexible et Marc-Henri dut remettre son appareil dans sa poche.

— Après tout, me dit-il un peu plus loin, je les comprends. Ils ont eu affaire à tant d'espions qu'ils sont devenus méfiants !

Nous nous sommes arrêtés devant le monument Denfert-Rochereau. Debout sur son socle, l'héroïque colonel de 1870 a l'air de défier encore les assiégeants.

— Ça, dit Marc-Henri, en ôtant son chapeau, oui, ça, c'était un type !

Puis le train nous emporta vers Nancy. Campagnes verdoyantes où les toits rouges, piqués là et là, indiquent des villages. Vallons boisés, grandes forêts de sapins qui montent à l'assaut des Vosges, ravins pittoresques où l'eau tombe en petites cascades. Tout cela défile en une succession de petits tableaux qui bientôt disparaissent. Près de la voie ferrée, voici une rivière, une belle rivière aux eaux d'un bleu-pâle : c'est la Moselle, sillonnée de chalands aux noms bizarres.

Las de regarder par la portière, Marc-Henri essaye de lier conversation avec ses voisins.

En face de lui, il y a un vieux monsieur uniquement préoccupé de ne pas souffrir du soleil. A chaque instant, il ouvre un oeil pour vérifier la position du store et le referme à l'instant même où Marc-Henri fait mine de lui adresser la parole.

A sa gauche est un curé au visage osseux et à la soutane plissée. Marc-Henri lui dirait volontiers deux mots, mais lesquels ? Chez lui, quand il revient des champs et qu'il croise le pasteur, il s'arrête volontiers. On parle de la pluie, du beau temps, des récoltes et de l'avancement de l'année. Ici, dans ce compartiment des chemins de fer de l'Est, il a le sentiment de ne pas être dans son milieu. Après tout, un curé, c'est un homme comme un autre. Marc-Henri se gratte le front, lisse sa moustache et se montre visiblement préoccupé. Il va parler. Mais à cet instant, le prêtre ouvre son breviaire et se plonge dans une profonde méditation. Décu, mon compagnon de route tire de sa poche le « Petit Parisien » et s'absorbe dans sa lecture.

Nous arrivons au terme du voyage. Le train pénètre dans la banlieue d'une grande ville. Cheminées d'usines, ateliers innombrables, longues files de wagons, maisons ouvrières surpeuplées. Il est midi et nous entrons en gare de Nancy. Les quais sont encombrés : voyageurs qui changent de train, soldats au repos attendant, par groupes, leur prochain départ, officiers en uniformes variés, allant et venant, donnant des ordres, tandis que les crieurs de journaux se précipitent aux portières.

— La première chose à faire, dit Marc-Henri, c'est de trouver un bon restaurant !

Au milieu de la place Thiers, grouillante de vie, il s'arrête en face de la statue du grand homme d'Etat. A gauche, un hôtel aux larges baies et à la porte monumentale retient un instant son attention. Puis, se tenant la tête, il dit :

— Non, ce doit être diablement cher !

Nous nous sommes introduits dans un restaurant de moins brillante apparence, mais où Marc-Henri fut plus à l'aise. Il prit familièrement le garçon par le bras, lui donna un pourboire et fut servi immédiatement, tandis que les convives du voisinage regardaient ahuris ce nouveau venu qui prenait des airs de milliardaire américain.

La vérité m'oblige à dire que les vins de la Moselle le laissèrent quelque peu indifférent. Il le but par politesse, à petites gorgées, sans manifester un contentement excessif. Quand le moment de payer l'addition fut venu, il demanda une bouteille de « Mercurey ».

— Parce que, voyez-vous, me dit-il, j'ai un faible pour les « bourgognes ». Ah ! quels vins ! Ils n'ont pas leurs pareils ! Dire que ce grand batailleur de Charles-le-Téméraire passait son temps à guerroyer contre ses voisins au lieu de rester tranquillement